petit Scaliger. Nommé, dès 1605, professeur de politique et d'histoire à Leyde, il joignit plus tard à ces fonctions celles d'administrateur de la bibliothèque et reçut le titre d'historiographe royal. Il fut aussi l'objet des faveurs de Gustave-Adolphe, d'Urbain VIII et de la république de Venise. Dans les querelles théologiques entre les arméniens et les gomaristes, il se prononça pour les vainqueurs, fut nommé secrétaire du synode de Dordrecht et eut la faiblesse de désavouer ses liaisons d'amitié avec l'illustre Grotius, persécuté par le parti triomphant. Malgré la profondeur de son érudition, ses éditions des auteurs anciens ne sont pas toujours fidèles et ses corrections ne sont pas toujours heureuses. Toutefois, quelques-uns de ses travaux le placent au rang des premiers philologues de son temps. Il a cultivé les genres littéraires les plus divers, montrant partout du talent et de l'érudition. Ses vers grecs et ses vers latins étaient fort appréciés des connaisseurs. Ses ouvrages historiques et ses discours étaient écrits dans un style ferme et limpide à la fois. Parmi ses œuvres, il faut noter l'édition d'*Hésiode* avec les scholies grecques, une introduction et des notes (*Leyde*, 1600); puis ses *Crepundia siliana*, *sive notæ in Silium Italicum* (Leyde, 1600, in-12). Les éditions d'Horace, de Virgile, de Terence, de Sénèque le Tragique et de Maxime de Tyr ont des valeurs assez inégales; celle qu'il avait donnée de Théocrite dut être supprimée par le libraire Commelin. Le livre intitulé : *Aristarchus sacer, sive exercitationes sacræ ad Novi Testamenti libros* (Leyde, 1527), où l'on trouve aussi la paraphrase grecque versifiée de l'Evangile de saint Jean, par Nonnus, a eu, en revanche, plusieurs fois les honneurs de la presse. Citons enfin : *Danielis Heinsii rerum ad Silenum Batavæ gestarum libri in Belgio aut Belgis gestarum historia* (Leyde, 1631), essai curieux d'une imitation du style de Tacite, où il s'est efforcé de rendre à la manière antique les expressions techniques modernes, et cela avec beaucoup de succès.

HEINSIUS (Nicolas), théologien, poète latin, homme d'État, fils du précédent, né à Leyde en 1620, mort à La Haye en 1681. Formé par son père et par le commerce des érudits les plus célèbres de l'époque, développé par les voyages et par l'étude des meilleures collections de l'Europe, il était déjà illustre dès sa jeunesse comme philologue et comme poète latin. Christine de Suède l'envoya (1649) en Italie pour acheter des livres et des manuscrits rares; mais il ne put jamais obtenir le remboursement de ses avances. Après la mort de cette reine, il fut nommé par les états de Hollande résident auprès du nouveau roi (1654). La mort de son père le rappela l'année suivante à Leyde. Mais, malgré le mauvais état de sa santé, il accepta encore diverses missions diplomatiques en Suède, en Russie et en Allemagne, et ne se retira définitivement des affaires publiques qu'en 1674. Au milieu de ses graves occupations, il n'avait pas cessé de cultiver la poésie et l'érudition. On a de lui : de bonnes éditions avec notes de Claudius, d'Ovide, de Virgile, de Valerius Flaccus, etc.; des *Remarques*, des *Commentaires* et des poésies latines qui ont joui d'une grande réputation et dont la meilleure édition est celle de 1666.

HEINSIUS (Antoine), grand pensionnaire de Hollande, né vers 1640, mort à La Haye en 1720. Elu grand pensionnaire en 1689, il fut maintenu dans ce poste jusqu'à sa mort par des élections quinquennales, et exerça sur la politique des Provinces-Unies l'influence la plus considérable, sous Guillaume III d'Orange, dont il était une des créatures. Ce prince l'envoya, après la paix de Nimègue, en ambassade auprès de Louis XIV, pour des réclamations relatives à la principauté d'Orange. Non-seulement le ministre Louvois ne fit pas droit aux demandes de l'envoyé, mais encore, au mépris du droit des gens, il le menaça de le faire jeter à la Bastille. Heinsius en conserva un profond ressentiment, et il fut un des auteurs de la grande alliance des puissances de l'Europe contre Louis XIV au sujet de la succession d'Espagne. Il resta jusqu'à la paix d'Utrecht (1713) l'âme de cette coalition qui fut si funeste à la France et en inspira la plupart des résolutions, avec le prince Eugène et Marlborough (on les nommait le *triumvirat*). La Hollande retira de grands avantages de cette paix; mais les dépenses énormes de la guerre avaient épuisé ses finances, le mécontentement public se manifesta contre l'homme d'Etat qui avait entraîné la nation, et Heinsius acheva sa carrière dans le discrédit et l'impopularité.

HEINSIUS (Othon-Frédéric-Théodore), philologue allemand, né à Berlin en 1770, mort dans cette ville en 1849. Il fut professeur, puis directeur du collége du Couvent-Gris à Berlin, et enseigna pendant quelque temps la langue allemande au lycée français. Heinsius est l'auteur d'ouvrages estimés, dont les principaux sont : *Grammaire allemande* (Berlin, 1708, 3 vol.); *Petite grammaire allemande* (Berlin, 1804), qui a eu de nombreuses éditions; le *Bois des bardes* (Berlin, 1808, 4 vol.); *Histoire de la littérature allemande* (Berlin, 1810; 6e édit. 1846); *Dictionnaire populaire de la langue allemande* (Hanovre, 1818-1822, 4 vol.), livre classique et son principal ouvrage; *De l'enseignement de l'éloquence allemande* (Berlin, 1831); *De l'accord qui doit exister entre l'enseignement et la vie* (1842); *De l'éducation et de l'enseignement d'après les exigences de notre époque* (1844).

HEINZ (Joseph), peintre suisse, né à Berne vers 1550, mort à Prague vers 1609. Il se rendit à Prague, où l'empereur Rodolphe II avait attiré plusieurs artistes distingués, se fit remarquer par son talent de ce souverain qui l'envoya en Italie, et exécuta à son retour de remarquables ouvrages, dans la manière du Corrége. Un certain nombre de ses tableaux ont été gravés par Sadeler, Lucas Kilian et Isaac Meyer. — Son fils, Joseph Heinz, mort en 1660, habita longtemps Venise et se fit connaître par ses tableaux représentant des sujets fantastiques.

HEINZE (Jean-Michel), philologue allemand, né à Langensalze en 1717, mort à Weimar en 1790. Recteur de l'école de Lunebourg en 1753, il devint en 1760 directeur du gymnase de Weimar. Ses principaux ouvrages sont : *Études sur la langue et la poésie allemandes* (Leipzig, 1759); *Specimen observationum livianarum* (Lunebourg, 1771-1772); *Stricturæ nasouianæ* (1772-1773); *Sur la possibilité d'adapter à la langue française la forme des vers grecs et latins* (1786, in-4°), etc. On lui doit, en outre, des traductions d'ouvrages grecs et un grand nombre de dissertations publiées dans divers recueils.

HEINZIE s. f. (ain-zi — de *Heinz*, n. pr.). Bot Syn. de DIPTERYX.

HEINZMAN (Charles-Frédéric), célèbre peintre allemand, né à Stuttgard en 1795. Il étudia d'abord à l'école de dessin de cette ville, puis à l'Académie de Munich et enfin sous la direction du professeur F. Kobell, auquel il doit d'être compté au nombre des meilleurs peintres de paysages de l'Allemagne. En 1822, il accepta une place à la manufacture de porcelaine de Munich, et fut un des artistes désignés pour exécuter la belle série de copies sur porcelaine des principaux chefs-d'œuvre de la galerie de Munich. Cette œuvre, exécutée par les ordres du prince Louis, depuis roi de Bavière, est aujourd'hui l'un des plus précieux ornements de la glyptothèque. En outre, M. Heinzman a exécuté, tant à l'huile qu'à l'aquarelle et au crayon noir, un grand nombre de paysages fort estimés.

HEIRIC (saint), moine et écrivain ecclésiastique français, né à Hery, près d'Auxerre, en 834, mort vers 881. Il fut successivement moine à l'abbaye de Fulde et à celle de Ferrières, puis retourna dans sa ville natale, où il se livra à l'enseignement avec un grand éclat, et compta au nombre de ses auditeurs Lothaire, fils de Charles le Chauve, et le célèbre Remi d'Auxerre. Aucun des écrits de Heiric ne justifie la grande renommée qu'il eut de son temps. C'est une poésie médiocre, dit B. Haureau, un panégyriste et un sermonneur sans originalité. Son enseignement consistait en courtes remarques interprétatives ou grammaticales sur des textes d'Aristote, de Porphyre, de saint Augustin. Si quelques-unes de ces gloses sont savantes, d'autres, au contraire, attestent à certains points de vue une ignorance extrême. Il a été rangé par M. Cousin au nombre des nominalistes, dont il est un des plus anciens représentants. Nous citerons parmi ses écrits : *Excerpta e S. Patribus*, recueil d'extraits resté manuscrit; *De vita sancti Germani libri VI*, manuscrit, prose et vers, publié par Surius; *De miraculis sancti Germani*, écrit inséré dans la *Bibliotheca nova* du P. Labbe; des *Homélies*, des *Gloses* manuscrites sur l'*Isagoge* de Porphyre, sur l'*Interprétation* d'Aristote, sur la *Dialectique* et le traité des *Dix catégories* attribués à Augustin, etc.

HEISS (Jean DE), seigneur de KOGENHEIM, historien allemand, né vers 1615, mort à Paris en 1688. Il fut successivement résident de l'électeur palatin à la cour de France, intendant de l'armée française en Allemagne, envoyé de Louis XIV près du cardinal de Furstenberg. On lui doit le premier resumé un peu lucide de l'histoire d'Allemagne, sous ce titre : *Histoire de l'Empire, contenant son origine, ses progrès, etc.* (Paris, 1784, 2 vol. in-4°), souvent réimprimée, avec des continuations.

HEISTER (Laurent), célèbre médecin et chirurgien allemand, né à Francfort-sur-le-Mein en 1683, mort à Helmstædt en 1758. Il était le fils d'un aubergiste qui lui fit donner une éducation complète, et l'envoya, en 1702, étudier la médecine à Giessen. Elève de Ruysch et de Rau, il fit de rapides progrès sous ces célèbres professeurs, prit part, comme chirurgien de l'armée hollandaise, à la campagne de Brabant en 1706, passa son doctorat à Harderwick en 1708, professa quelque temps l'anatomie et la chirurgie à Amsterdam, puis rejoignit l'armée en qualité de chirurgien en chef. Lorsque la paix fut signée, Heister donna sa démission pour s'adonner à l'enseignement. Il professa pendant dix ans à l'université d'Altorf, puis alla se fixer définitivement à Helmstædt, où il enseigna l'anatomie, la chirurgie, la botanique et la médecine pratique. Comme professeur et comme praticien, Heister acquit une renommée européenne; par ses beaux travaux, qui ont puissamment contribué aux progrès de l'anatomie et surtout de la chirurgie, il a mérité le surnom de *Père de la chirurgie moderne en Allemagne*.

Voici la longue liste de ses ouvrages, qui, pour la plupart, ont eu plusieurs éditions : *Dissertatio inauguralis medica de tunica choroidea* (Hardewick, 1708); *De veritatis investigandæ difficultate in physica et medicina* (Altorf, 1710, in-8°); *De hypothesium medicorum fallacia et pernicie* (Altorf, 1710, in-4°); *Programma ad anatomen* (1711, in-4°); *De mastication* (1711); *De gastro et enterographia* (1713, in-4°); *De novo methodo curandi fistulas lacrymales* (1716, in-4°); *Compendium anatomicum veterum et recentiorum observationes brevissime complectens* (1717); *De vera glandulæ appellatione* (1718); *De optima cancrum mammarum extirpandi ratione* (1720, in-8°); *De inventis anatomicis hujus seculi*; *De morbis adolescentium et puerorum* (1720); *De variis cruoris sanguinis veteribus curandi fisthulas* (1721); *De trichiasi oculorum* (1722); *De anatomes subtilioris utilitate, præsertim in chirurgia* (Helmstædt, 1720); *De asparagi alio* (Helmstædt, 1728), trad. en français (Paris, 1751); *De medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus* (Halmstædt, 1730), trad. en français (1777, in-18); *Compendium institutionum chirurgicarum medicinæ* (1736); *Compendium medicinæ practicæ* (Amsterdam, 1754), ouvrage plusieurs fois réédité, comme le précédent; *Systema plantarum generale ex fructificatione* (Helmstædt, 1748); *Observations de médecine, d'anatomie et de chirurgie* (Rostock, 1753), etc.

HEISTER (Frédéric), fils du précédent, né à Altorf en 1715, mort à Leyde en 1740. Il devint professeur de médecine à Helmstædt et mourut, à peine âgé de vingt-cinq ans, des suites d'un accident. Il a laissé deux écrits qui ont pour titre : *Dissertationes* et *Apologia pro medicis atheismi crimine comunaculatis* (Amsterdam, 1736).

HEISTÉRIE s. f. (è-stè-ri — de *Heister*, botan. allem.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des olacinées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale : *L'HEISTÉRIE écarlate est connue sous le nom de bois de perdrix* (Clavel.) Syn. de MURALTIE, autre genre de végétaux.

— **Encycl.** *L'heistérie* écarlate est un arbre de moyenne grandeur, dont le port rappelle celui d'un laurier; ses feuilles sont alternes et entières; le fruit est une drupe en forme d'olive, monosperme, entouré à sa base par le calice, qui s'accroît et devient d'un rouge éclatant à la maturité. Ce arbre croît dans les forêts épaisses de la Guadeloupe et de la Martinique; les créoles lui donnent le nom de bois de perdrix, parce que les tourterelles, improprement appelées perdrix aux Antilles, sont très-friandes de ses fruits. *L'heistérie* caliciflore est une autre espèce, qui croît dans les forêts de la Guyane hollandaise.

HEIST-OP-DEN-BERG ou **HEYST-OP-DEN-BERG**, ville de Belgique, province d'Anvers, arrond. et à 19 kilom. N.-E. de Malines, sur la grande Nèthe; 6,900 hab. Fabrication de toile. Commerce de céréales, d'eau-de-vie, de bière et d'houblons.

HEITER (Amélie), pseudonyme de la princesse Amélie, sœur du roi de Saxe, à qui l'on doit des œuvres dramatiques. V. AMÉLIE.

HEITERSHEIM, ville du grand-duché de Bade, cercle du haut Rhin, bailliage et à 6 kilom. O. de Staufen; 1,000 hab. Autrefois chef-lieu de la principauté de son nom, qui appartenait à l'ordre de Malte.

HEIUS (Caius), citoyen sicilien qui vivait à Messine au Ier siècle avant notre ère. Il possédait d'admirables spécimens de l'art grec, les *Canéphores* de Polyclète, l'*Hercule* de Myron, l'*Éros* de Praxitèle, etc., lorsque Verrès reçut le gouvernement de la Sicile. Ces chefs-d'œuvre excitèrent la convoitise du proconsul, qui, à l'aide de divers moyens, finit par s'en emparer. Cédant à la crainte, Heius n'en fut pas moins un des membres de la députation qui alla témoigner en faveur de Verrès lors de sa mise en jugement; mais, arrivé à Rome, il dévoila à Cicéron les spoliations odieuses commises par l'accusé.

HEKLA, montagne volcanique d'Islande. V. HÉCLA.

HÉKORIME s. f. (é-ko-ri-me). Bot. Syn. de STREPTOPUS.

HÉLA, la déesse et la reine de Nifleheim, le pays des brouillards, dans la mythologie scandinave. Elle est fille de Loke et de la géante Angourboda; elle a pour frères le loup Fenris et le serpent Iormoungandour. Le dieu suprême, qui savait combien elle devait être funeste aux autres ases, la précipita dans l'abîme des brouillards; c'est là qu'elle habite dans un palais massif, défendu par de fortes grilles. Son palais s'appelle *elioud* (la misère), son lit *keur* (la maladie, le souci), sa table *hounger* (la faim), son couteau *soultour* (la tringale), son valet *gonglate* (le retard) et sa servante *gangloct* (la lenteur). Son aspect est terrible; la partie supérieure de son corps est noire et bleue. Autour de Nifleheim coule le fleuve Géall; un pont d'or mène dans l'empire de Héla. Tous les morts, excepté ceux qui sont tombés sur le champ de bataille, sont obligés de passer ce pont.

HÉLALI, surnommé **Asterabadi**, poète persan, issu d'une famille turque du Djagatai, mort en 1529 de notre ère. Conduit fort jeune en Perse, il habita successivement Astérabad et Héra, et, bien qu'attaché à la secte des sunnites, il fut mis à mort comme partisan de l'ordre d'Abid-Khan, prince des Uzbeks. Hélali était aussi remarquable comme musicien que comme poète. On a de lui : *Leila et Medjoun*, poème; *Sifat al-Asefein*, traité de morale, et un recueil de *mesnevy* d'un assez grand mérite, intitulé *le Roi et le derviche*, qui est un petit poème d'une grande délicatesse, qui ferait honneur même à Saadi.

HÉLAMYS s. m. (é-la-miss — du gr. *hélos*, marais; *nus*, rat). Mamm. Genre de mammifères rongeurs, formé aux dépens des boïdés. *Le* HÉLAMYS *se trouve au Cap de Bonne-Espérance.* (E. Desmarest.)

— **Encycl.** Les *hélamys* étaient rangés autrefois parmi les gerboises; ils ont, comme celles-ci, les membres antérieurs très-courts à cinq doigts, servant surtout à fouir et à porter les aliments à la bouche; mais remplacés à la marche; aussi restent-ils appuyés contre le corps quand l'animal veut marcher vite. Les membres postérieurs, au contraire, sont très-longs, à quatre doigts armés d'ongles épais. La queue est robuste et musculeuse, et doit aider les mouvements de locomotion, qui consistent en sauts successifs, comme chez les gerboises et les kangurous. Ils se distinguent des gerboises par leurs molaires égales, au nombre de quatre de chaque côté et à chaque mâchoire, et par leurs incisives taillées en biseau. La seule espèce connue est l'*hélamys* mannet (*helamys cafer*), appelé aussi lièvre sauteur, gerboise du Cap, mannet, grand gerbo, etc. Cet animal, un peu plus grand que notre lièvre, a le pelage d'un brun jaunâtre tirant sur le gris; on le trouve au Cap de Bonne-Espérance. L'*hélamys cafer*, dit M. E. Desmarest, vit dans des terriers très-profonds, d'où il s'éloigne peu, et où il rentre précipitamment et comme s'il s'y plongeait, dès que le moindre bruit alarme sa timidité, qui est excessive; il passe une partie du jour à dormir, et ne pourvoit à ses besoins que pendant la nuit ou durant les crépuscules. Allamand, qui a observé cet animal en Hollande, dit que dans son sommeil il ramène sa tête entre ses jambes de derrière, que ses mouvements qui ne manquaient pas de gentillesse.

HÉLAS interj. (é-lass; à asp. — Ce mot est composé de l'interjection *hé!* et de l'adjectif pl. qui est dérivé de *lassus*. Au XIIIe siècle, on écrivait le plus souvent en deux mots : *hé! las, hait las, eh! las*, et l'on mettait l'adjectif au féminin lorsqu'il se rapportait à une femme : HÉ! LASSE, *dit-elle*. Quelquefois on trouve un pronom entre l'interjection et l'adjectif : *hé! me las, hé! moi malheureux*. En italien *aimé! lasso* ou *lassa*, ou bien *ohimé! lasso* ou *lassa*. Au XIIIe siècle, *las* employé seul était déjà l'un de ces mots énonciatifs que les grammairiens considèrent comme interjection. On en trouve beaucoup d'exemples dans Rutebeuf). Sert à exprimer la douleur et le regret :

Hélas! aux gens heureux la plainte est importune.
Qu'il passe vite, *hélas!* le printemps de la vie!
MOLLEVAULT.

Et chaque jour, *hélas!* sous de nouveaux chagrins,
Se fane le plaisir, fleur si chère aux humains.
CASTEL.

— s. m. Soupir douloureux, action de dire hélas : *Voilà un* HÉLAS *qui me fait savoir que j'ai deviné juste.* (Destouches.)

Un jour se passe et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents *hélas*.
LA FONTAINE.

Hélas! Hé bien *hélas!* Que veut dire ceci?
Voyez le bel *hélas* qu'elle nous donne ici!
Hél.. Que si la colère une fois me transporte,
Je vous ferai chanter *hélas* de belle sorte.
MOLIÈRE.

Hélas! pourquoi s'endormit-elle, la petite Jeanneton, chanson à danser en rond. Cette vieille ronde goguenarde, un des monuments durables de la gauloiserie de nos pères, remonte à une époque bien reculée, puisqu'on la trouve imprimée comme chanson à danser en rond dans le *Recueil de Brunette*, édité en 1703 par Christophe Ballard; et que, alors comme aujourd'hui, les chansons à danser en rond étaient des chants populaires déjà connus.

DEUXIÈME COUPLET.

Elle a pris sa faucillette
Pour aller couper du jonc;
Et quand son fagot fut fait,
S'endormit sur le gazon.
Hélas! etc.

TROISIÈME COUPLET.

Et, quand son fagot fut fait,
S'endormit sur le gazon.
Par son chemin sont passés
Trois beaux et jeunes garçons.
Hélas, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Par son chemin sont passés
Trois beaux et jeunes garçons.
Le premier la regarda
D'une tant bonne façon.
Hélas! etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Le premier la regarda
D'une tant bonne façon;
Le second fut plus hardi,
Mit la main sous le menton.
Hélas! etc.

SIXIÈME COUPLET.

Le second fut plus hardi,
Mit la main sous le menton.
Ce que fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson.
Hélas! etc.

SEPTIÈME COUPLET.

Ce que fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson.
C'est à vous, mesdemoiselles
D'en deviner la raison.
Hélas! etc.

HELBEH s. m. (èl-bè — mot ar.). Bot. Nom vulgaire du fenugrec en Orient : *Puissiez-vous fouler en paix la terre où croît le* HELBEH ! (Millot.)

HELBON, ancienne ville tyrienne, très-renommée pour ses vins, dont il est souvent fait mention dans la Bible (*Ezéchiel*, XXVII, 18). C'est très-probablement l'ancienne ville de Chalybon, en Syrie, capitale de la province du même nom, ainsi que nous l'apprend Ptolemée. Strabon dit que, dans les environs, il y avait des vignobles qui produisaient un vin excellent, fort estimé des anciens rois de Perse. Cette cité de *Helbon* ou de *Chalybon* n'est vraisemblablement autre chose que la moderne Alep. Ce qui tend à confirmer cette supposition, c'est que le nom arabe actuel d'Alep, *Haleb*, est évidemment identique au mot hébreu *Helbon* (en intervertissant et en modifiant les voyelles, d'après le procédé propre aux idiomes sémitiques), et qu'Alep est célèbre aujourd'hui encore par la qualité supérieure de ses vins.

HELCEL (Antoine-Sigismond), célèbre jurisconsulte et historien polonais, né à Cracovie en 1808. Il prit le diplôme de docteur en droit à Cracovie, puis alla compléter ses études en Allemagne et à Paris. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur extraordinaire de droit civil à Cracovie, où son enseignement lui valut de brillants succès. Quelque temps après il fonda une imprimerie d'où sont sorties d'importantes publications. De 1835 à 1836, il fit paraître le *Trimestre scientifique*, un des recueils périodiques les plus considérables de la Pologne. Elu député à la diète de Cracovie en 1837, il fut réélu en 1848 à l'Assemblée générale d'Autriche, et devint membre du conseil d'Etat. En 1849 il se remit à enseigner le droit polonais. La grande part qu'il a prise aux affaires publiques ne l'ont point empêché de consacrer ses loisirs à la culture des belles-lettres et surtout des sciences. Outre des brochures politiques, il a composé un grand nombre d'ouvrages dans lesquels il fait preuve d'une grande érudition. Nous citerons notamment : *Exposé des progrès du droit criminel* (Cracovie, 1836, in-8°); *Influence de Samuel Bandtké sur la société polonaise*; *Code diplomatique polonais*, en collaboration avec A. Muczkowski; le *Droit ancien polonais et le droit coutumier*, précédé *d'une introduction historique et critique du droit dit « Wieslitzkie Pracoo » de Casimir le Grand*, etc. (Cracovie, 1857). Ce traité, qui a coûté vingt ans de travail a cet éminent jurisconsulte, renferme à lui seul toute la jurisprudence polonaise, et est destiné à imprimer une nouvelle direction aux recherches historiques du droit.

HELCION s. m. (èl-si-on). Moll. Genre peu naturel, comprenant des coquilles déprimees, qui appartiennent aux genres patelle et ancyle.

HELCOLOGIE s. f. (èl-ko-lo-jî — du gr. *helcos*, ulcère; *logos*, discours). Méd. Traité des ulcères.

HELCON s. m. (èl-kon — du gr. *helkô*, je blesse). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des braconides, tribu des ichneumons, renfermant quelques especes qui habitent l'Europe.

HELCOSE s. f. (èl-ko-ze — gr. *helkôsis*; de *helkos*, ulcere). Chir. Ulcération.

HELCTIQUE adj. (èl-kti-ke — gr. *helktikos*; de *helkein*, tirer). Chir. Se dit, pour *Eélkô*, avec digamma, le même que la racine sanscrite *vark*, prendre, proprement tirer à soi). Méd. Epispastique, vésicant.

— s. m. Remède helctique : *Un* HELCTIQUE. *Les* HELCTIQUES.

HELCYDRION s. m. (èl-si-dri-on — du gr. *helkydrion*, dimin. de *helkos*, ulcère). Chir. Ulcère superficiel de la cornée transparente.

HELCYSTRE s. m. (èl-si-stre — du gr. *helkô*, je tire; *ustrax*, chir. Crochet que l'on emploie dans certains cas pour extraire mécaniquement le fœtus du sein de la mere.

HELDEN, ville de Hollande, dans le duché de Limbourg, arrond et à 17 kilom. N. de Ruremonde; 2,500 hab. Distilleries d'eau-de-vie de grains, brasseries, huileries.

Heldenbuch, ou *Livre du héros*, nom sous lequel on désigne une réunion de poèmes allemands roulant sur d'anciennes légendes nationales des peuples germaniques, et rédigés d'une manière définitive vers le XIIIe ou le XIVe siècle. Ces poèmes contiennent des traditions historiques mêlées à des mythes plus ou moins fabuleux. Ces légendes sont communes à tous les peuples teutoniques, et chacun d'eux a brodé sur ce theme facile de nombreuses variations. Ces chants doivent remonter à une haute antiquité, et quoique fixés assez tard sous une forme stable et arrêtée, ils furent longtemps transmis de vive voix d'une génération à l'autre. Tacite lui-même nous apprend que de son temps les Germains possédaient des chants nationaux. Charlemagne tenta de réunir ces poèmes épars et d'en faire un tout complet, mais ce recueil, s'il a été fait, n'est pas venu jusqu'à nous. Ce sont ces poèmes (près de 30,000 vers le XIIIe siècle, ont servi à la rédaction de la *Wilkina-Saga* et de la *Nifluinga-Saga*, écrites en prose scandinave. Au XIIIe siècle, un Allemand, Gasparde Roan, reprit en sous-œuvre ces vieilles traditions rimées, les refondit dans une langue plus neuve, mais leur ôta leur cachet d'archaïsme et d'originalité. De nos jours, les Allemands, se piquant d'honneur national, ont cherché à rétablir le *Heldenbuch* tel qu'il était avant d'être tronqué par Gaspard de Roan; ces efforts donnèrent lieu à des travaux sérieux, qui aboutirent à l'édition complète et authentique donnée par Von der Hagen, en 1820.

Sans entrer dans de plus longs détails sur l'histoire du *Heldenbuch*, nous allons énumérer les poèmes qui le composent, en donnant une rapide analyse et une appréciation sommaire de chacun d'eux.

— I. *Niebelungen*. (V. ce mot.)

— II. *La Plainte* (*die Klage*). Ce poème est, par le sujet qu'il traite, intimement lié au précédent, et contient 4,433 vers courts et rimés. La forme sous laquelle il nous est parvenu remonte au XIIIe siècle. Il roule uniquement sur l'éloge des héros massacrés dans l'effroyable tuerie qui termine les *Niebelungen*, sur leurs funérailles, et sur l'impression produite à Worms par la nouvelle de cette terrible catastrophe. Quelques auteurs ont prétendu que la *Plainte* avait été rédigée primitivement en latin. Ce poème, bien moins important que les *Niebelungen*, presente des accents plus émus et nous montre des sentiments plus touchants.

— III. *Hœrnen Sigfrid*. Ce petit poème de 179 strophes, raconte une des aventures de jeunesse de Sigfrid. Le héros, perfidement envoyé par un forgeron dans une forêt enchantée pour y faire du charbon, lutte contre un dragon monstrueux et le tue; puis il met le feu à la forêt et consume tous les reptiles qui s'y trouvent. Leurs écailles liquéfiées forment un ruisseau dans lequel le héros se plonge et forme ainsi à son corps une cuirasse de corne qui le rend invulnérable. Après cet exploit il délivre Chriemhild du dragon auquel on l'avait exposée, et l'épouse, grâce à l'aide du nain Euglein et du géant Ruperan. Ce petit poème rappelle certaines aventures racontées différemment dans le *Niebelungenlied*, et faisant partie du *Heros Sigfrid*. La principale différence porte sur la manière dont Sigfrid épouse Chriemhild.

— IV. *Das Rozengartenlied* (la *Chanson du jardin de roses*). Ce poème, qui comprend 474 strophes analogues à celles des *Niebelungen*, se partage en trois *Grand Jardin de roses*, contenant 2,464 vers, et en *Petit Jardin de roses*. Voici le sujet de ce dernier : Chriemhild avait un jardin de roses à Worms, entouré d'un fil de soie qui lui servait de muraille. Elle fait défier en combat singulier Dietrich de Berne; le tournoi a lieu dans le jardin, et Sigfrid, vainqueur de Dietrich, obtient le prix, c'est-à-dire un baiser et une couronne de roses. Le *Grand Jardin de roses* fait intervenir dans l'action Attila (Etzel) et plusieurs de ses compagnons. Ce poème contient de charmants passages.

— V. *Biterolf und Dietlieb*. Biterolf, roi de Tolet (Tolède), enthousiasme de la reputation dont jouit Rizel (Attila), quitte secrètement sa cour, accompagné de onze chevaliers, et se rend à celle du célèbre monarque. Gardant l'incognito le plus strict, il accompagne Etzel dans une expédition contre les Prussiens, et accomplit des prodiges de valeur. Cependant son jeune fils Dietlieb, inquiet de la longue absence de son père, se met à sa recherche, et, après diverses aventures, finit par le retrouver à la cour d'Etzel. Ce poème, qui contient environ 13,000 vers, se termine d'une façon quirapelle un épisode des *Niebelungen*; nous retrouvons du reste les principaux personnages.

— VI. *Walther von Wasichenstein* (Gautier d'Aquitaine). Gautier, héros au service d'Etzel, après avoir gagné plusieurs victoires pour ce prince, lutte contre le roi des Francs, Gunther, qui, secondé par plusieurs de ses chevaliers, voulait lui enlever ses trésors et sa fiancée Hildegund. Après ces exploits, Walther regne paisiblement en Aquitaine.

— VII. *Hildebrand et Hadubrand*. Ce poème est très-ancien; on en possède un fragment fort considérable, qui remonte au VIIIe siècle, et qui est rédigé en ancien haut allemand, mélange d'une assez forte proportion de bas allemand. Les vers riment par allitération, comme les anciennes poésies teutoniques et scandinaves. Deux héros armés, Hildebrand et Hadubrand, père et fils, se provoquent en combat singulier sans se connaître. Cependant Hildebrand, saisi par un pressentiment, demande à son adversaire les noms de ses aïeux et son origine; mais celui-ci, croyant à un piége, engage la lutte. C'est à cet endroit que s'arrête l'ancien manuscrit contenant la version en ancien haut allemand. D'autres manuscrits, d'une rédaction plus moderne, nous apprennent que le père et le fils, après un combat sanglant, finirent par se reconnaître. Ce sujet est traité avec cette vigueur et cette rudesse qu'on remarque en général dans les anciennes poésies germaniques.

— VIII. *La fuite de Dietrich chez les Huns, et sa généalogie*. Ce poème, contenant environ 10,000 vers, roule presque tout entier sur d'anciennes traditions mythologiques particulières aux peuples germaniques. On y voit des héros fabuleux qui accomplissent des exploits surnaturels, et vivent un moyenne de trois cents à quatre cents ans, et ont jusqu'à cinquante enfants. Le récit se termine par la trahison de Emrich, oncle de Dietrich de Berne, contre son neveu, et de la fuite de ce dernier auprès d'Etzel ou Attila.

— IX. *La cour d'Etzel ou Attila*. Etzel laissait toujours ouvertes les portes de son burg, parce qu'il n'avait pas d'ennemis. Une jeune fée, Selde, poursuivie par un enchanteur, vient demander du secours à Etzel. Le jeune Dietrich, ne voulant pas laisser échapper une aussi belle occasion de faire ses premières armes, se propose pour champion, et, au bout de quatre jours d'un combat acharné, vient à bout de son redoutable adversaire. Des lors il va commencer cette série de luttes avec les nains, les géants, les magiciens, etc., qui font de lui un des héros les plus célèbres du *Heldenbuch*. Dans ce poème, Etzel a plutôt le caractère d'un roi puissant et riche que d'un guerrier aventureux.

— X. *La mort d'Alphart*. Ermenrich fait porter un cartel à Dietrich. Le jeune Alphart veut répondre au défi, et réduit successivement à merci les plus vaillants compagnons d'Ermenrich, jusqu'au moment où, traîtreusement attaqué par Heimer et Wittig, il succombe à son tour. Dietrich accourt à la tête de ses compagnons et venge Alphart d'une manière sanglante.

— XI. *La bataille de Ravenne*. Ce poème, qui contient 1,140 strophes de 6 vers, paraît dater du XIIIe siècle. Les fils d'Etzel ou Attila voulaient voir l'Italie, et leur père ne consent à les laisser partir qu'en les confiant à la garde de Dietrich. A Ravenne, les trois princes supplient leur Mentor de les laisser sortir de la ville; mais, s'étant égarés, ils tombent dans une embuscade dressée par Ermenrich, et y succombent après une résis-